
Au sommaire :

- ◆ À propos de la Propédeutique 2017 : *L'inconscient, drôle de mot ! - Que peut nous enseigner le protiste sur la sexualité féminine ?* – Extrait choisi par Elisabeth Pontier
- ◆ Points cardinaux : extraits de texte sur thème
 - *L'inconscient et la paranoïa* – Correspondance F. Fliess – Extrait choisi par Patrick Roux
 - *Formations de l'inconscient* – Morceau choisi par Hélène Casaus
- ◆ *Flèches* : une nouvelle rubrique proposée par Françoise Haccoun : la première flèche concerne le texte de Nicole Guey : « Quand ce n'est pas le désir qui préside au savoir mais l'horreur » à lire dans *Destins du désir* – par Delphine Orlando



Avec ce troisième numéro, l'équipe éditoriale de la *Newsletter* 2017 s'élargit. Nous faisons appel à votre curiosité. Tout ce qui peut préparer la prochaine session de Section clinique « L'Autre dans la clinique psychanalytique contemporaine » et de sa Propédeutique : « L'inconscient, drôle de mot ! » nous intéresse. N'hésitez

pas à nous proposer vos idées et vos textes. Nous vous proposons deux textes cardinaux pour aborder ces enseignements.

Les inscriptions sont encore possibles sur <http://www.section-clinique.org/>

Section clinique d'Aix-Marseille

Association *Uforca* Aix-Marseille pour la formation permanente

5, rue Vallence – 13008 Marseille

☎ 06 12 21 94 75 – 06 61 89 98 70

Et sur notre site Psychanalyse en Méditerranée-Alpes-Provence :

<https://psychanalyse-map.org>

Élisabeth Pontier et Patrick Roux
Avec l'aide de **Véronique Villiers**

« L'inconscient, drôle de mot ! »



Que peut nous enseigner le protiste sur la sexualité féminine ?

Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 261-262.

Extrait choisi par Élisabeth Pontier

L'inconscient est ce chapitre censuré de mon histoire...

« Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire – c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.

Ainsi toute fixation à un prétendu stade instinctuel est avant tout stigmaté historique : page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oublié se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de

ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité *n'est pas fondamentalement différente* de la subjectivité du psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle prégénital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle mène tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogénèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui, pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux rêveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protiste le schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du *moi* dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace ? »

L'Autre dans la clinique contemporaine



Premières constructions au sujet de la paranoïa. À noter que Freud parle de « refoulement intentionnel ».

Sigmund Freud, « Manuscrit H, du 24 janvier 1895 », *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, PUF, Paris, 2015, p 142-143.

Extrait choisi par Patrick Roux

« La sœur aînée a remarqué en s'en étonnant que dès qu'on abordait cette scène de tentation dans la conversation¹, la malade déniait celle-ci. Breuer eut connaissance du cas qui me fut adressé, et je m'efforçais de guérir la poussée à la paranoïa en cherchant à instaurer dans ses droits le souvenir de cette scène. Cela n'a pas réussi, j'ai parlé deux fois avec elle, je me suis fait raconter, dans une hypnose de concentration, tout ce qui se rapportait à cet hôte ; en réponse à mes questions à mes questions pressantes pour savoir s'il ne s'était pas passé quelque chose de « gênant », j'obtins la négation la plus catégorique et... je ne la revis plus. Elle me fit savoir que cela lui causait trop d'émoi. Défense ! Cela était clairement reconnaissable. Elle ne *voulait* pas qu'on lui rappelât cela, par conséquent elle l'avait refoulé intentionnellement.

La défense ne faisait absolument aucun doute, elle aurait pu tout aussi bien se retrouver avec un symptôme hystérique ou une représentation de contrainte. Mais en quoi consistait le caractère spécifique de la défense paranoïaque ?

Elle s'épargnait quelque chose ; quelque chose était refoulé. On peut deviner quoi. Il est vraisemblable qu'elle avait été mise en émoi par ce qu'elle avait vu² et le souvenir qu'elle en avait. Elle s'épargnait donc le reproche d'être une « mauvaise femme ». Puis elle se mit à entendre le même reproche du dehors. *Le contenu objectif était donc maintenu sans être altéré* mais il y avait un changement quant à la position de toute la chose. Auparavant, c'était un reproche interne, à présent c'était une allégation venant du dehors. Le jugement qu'elle portait sur elle-même était transposé³ au dehors, les gens disaient ce qu'autrement elle se serait dit à elle-même. Il y avait là quelque chose d'avantageux. Le jugement prononcé du dedans, il aurait fallu l'accepter. Celui qui venait du dehors, elle pouvait le récuser. *Le jugement, le reproche étaient ainsi tenus à distance du moi.* La paranoïa a donc pour visée de défendre le moi contre une représentation inconciliable en projetant son contenu factuel dans le monde extérieur. »

¹ Une tentative de séduction, NDLR.

² Le pénis de l'ami de sa sœur, NDLR.

³ Freud a biffé « projeté ».



F. de Goya : « Cauchemar »

Le rêve est toujours multiple et se présente comme une énigme. L'activité onirique recèle une vérité à la fois sur le sujet et sur notre condition humaine. Cette vérité se dévoile dans une situation transférentielle et de façon partielle.

Extrait choisi par Hélène Casaus

Henri MICHAUX Henri, *Façons d'endormi, façons d'éveillé*, Paris, Gallimard, 1969

[Pages 21/22](#)

« Si les croyances à un au-delà ont été fortifiées ou en partie sont issues des rêves par l'impression que les hommes eurent de recevoir en rêves des messages venus d'ailleurs», il est plus certain encore que c'est par les rêves que l'humanité forme malgré tout un bloc, une unité – d'où l'on ne peut s'évader – et qui se comprend. L'un se retrouve dans l'autre, quoi qu'il veuille, le juge dans l'assassin, le sage dans le fou, le fonctionnaire dans le musicien et le bourgeois dans le libéré,

non pour s'être bien observés les uns les autres, mais pour avoir tous été dormeurs. L'amoralité a des modèles, irrécusables, effrontés, quotidiens, dès le plus jeune âge, et depuis que l'homme est homme. La nuit, durant le sommeil, qui n'est qu'en partie sommeil, les spectacles d'une amoralité sans bornes sont présentés, mais sans scandale, sans fanfaronnade et jusque dans les détails paraît une conduite éhontée où l'on ne suit qu'un étrange scandaleux bon plaisir... si bien, si constamment que des hommes vertueux, à la conduite irréprochable (de jour), et malgré de constantes lectures et des réunions puritaines et tendancieuses, n'arrivent pas tant qu'ils le disent, ou le montrent, à s'indigner dans la vie réelle diurne des faits divers criminels, ignobles, honteux et immoraux qui s'y produisent. Ils en ont vus de pareils et de plus forts, de plus scandaleux, ont laissé faire, n'ont pas hurlé d'indignation, n'ont pas présenté d'objections, n'ont pas protesté, les ont trouvé naturels, y ont participé, en furent les auteurs. Une science-fiction plus étrange et "renversante" que celle des robots et des vaisseaux spatiaux serait celle d'une humanité où les rêves ne seraient plus pareils ou n'existeraient plus. Ce serait de plus grandes conséquences que de géants vaisseaux interstellaires. »

[Pages 111-114](#)

« Une certaine psychologie des profondeurs veut que tous les rêves soient profonds, d'une certaine profondeur particulière, que des médecins ont trouvée et qui dans chacun, malade ou pas, serait à retrouver, fixés qu'ils sont comme autrefois les théologiens, au point de ne plus pouvoir revenir en arrière et d'être devenus parmi les cerveaux les plus conditionnés de notre époque, qui n'en manque pas.

La nature des rêves n'est pourtant pas d'être profonde. Ce n'est pas le caractère

qui les distingue. Ils peuvent être superficiels et même avoir été provoqués artificiellement sans pour cela cesser d'être des rêves.

D'ailleurs, plutôt que profond, le rêve est multiple. Le moindre a cinquante sources, et ses liens, on n'en voit pas la fin, on ne peut en recueillir qu'un certain nombre.

Le rêve est là, pour avoir réagi à quantité de choses, à quantité d'excitations, de coups, de contrariétés. Une sorte de grenier est derrière lui, de grenier d'impulsions amassées, d'impulsions-retard.

En communication avec ce trop-plein, le rêve est réponse, réponse qui est justification, qui est défense, qui est redressement ou désir ou dégoût ou mise en rang ou mise au pas ou refus. Et derrière la réponse, il y a d'autres réponses se poussant pour placer une image, un fait, une apparence. Réponse abondante, mais disloquée. Abondante comme la nature qui fait anarchiquement des millions d'œufs. Abondance où il y a chevauchement, cumul, désordre, déplacement, où, dans tel élément s'est fourré un autre élément d'un autre problème irritant qui n'a rien à voir, qui sort en même temps, l'incident d'hier, jumelé à un d'il y a vingt ans, ou à ceux qui se préparent pour demain, avec des images de substitution, des images pas pour les revoir, mais pour s'en débarrasser, pour les envoyer au diable ; aussi des images rébus, faits de pièces qui se sont prises ensemble.

Rêve : amas de faits divers, de petits faits divers de la personne répétés en vrac en vitesse, faits divers qui renvoient à d'autres faits de toute date, de faits passés où l'on trouva à redire, par quoi on fut attaqué, troublé. Rêve-réponse qui renvoie la balle. Alors pourquoi vouloir à tout prix interpréter ? Un sage arabe répond : "Un rêve non interprété ressemble à un oiseau qui plane au-dessus de la maison, sans se poser."

Cette réflexion semble s'appliquer surtout aux rêves insistants, qui reviennent, et donnent de l'inquiétude. Mais quel qu'il soit, le rêve sera incongru : énigmatique plutôt que mystérieux

Un homme vient consulter un interprète des songes et lui dit : "Je me vois souvent en rêve verser encore de l'huile d'olive à l'intérieur d'une olive ouverte."

Le maître interroge : "As-tu une servante ?

— Oui.

— Répondant à tes désirs ?

— Oui.

— Ne serait-ce pas ta mère cette servante ?"

Remarquable diagnostic d'inceste. Remarquable rêve par sa délicatesse, sa grande habileté à cacher, comme à montrer.

Lorsque le docteur Sigmund Freud fit connaître combien souvent le rêveur, par des images de choses communes et quelconques, montrait des préoccupations sexuelles (en fait un crayon ou un marteau peut venir à la place d'un sexe, le sexuel même peut venir à la place d'un sentiment et en être la traduction, traduction simplifiée avec la faiblesse et le rétrécissement des traductions), quand donc Sigmund Freud étala ces éclaircissements, ce fut de par le monde une vraie rage.

Ce qui pourtant scandalise le plus n'était pas tant l'avilissement de l'homme, qu'on sait capable de tout, mais la grossièreté du rêveur, assez générale, et dans la tête de l'Occidental de l'époque des manufactures particulièrement dépourvue de poésie.

Dans un pays d'oliviers, autrefois, on pouvait, semble-t-il, avoir un rêve plus acceptable que dans des pays d'ustensiles, d'outils et d'industries. Celui qui est rapporté ici fut déchiffré par Mohammed Ben Sirin, qui vivait à Basra autour de l'an 700⁴.»

⁴ Grunebaum le cite dans *A Note on Arabic Interpretation of Dreams*

Le destin nommé désir

Un sujet « pas ordinaire »

Delphine Orlando



Dans le dernier ouvrage d'Hervé Castanet, *Destins du désir – Etudes cliniques*⁵ (collectif d'auteurs), Nicole Guey aborde la question du désir et de son destin à partir du discours d'une jeune adolescente désirant être anorexique et le rester.

Qu'est-ce qui peut pousser un sujet à passer la porte d'un analyste ? Une situation douloureuse ? Une impasse sentimentale, sociale ou professionnelle ? Un symptôme trop dérangeant ? Ou encore le désir de comprendre ? Pour chaque personne, le recours à l'analyste relève de questions qui lui sont propres.

Qu'en est-il lorsqu'un sujet se présente à l'analyste arrimé à son symptôme le clamant comme un acte réfléchi et immuable ? Nicole Guey nous livre dans

son texte⁶ une situation précieuse et singulière sur la clinique de l'anorexie, celle d'une jeune adolescente ayant fait le choix d'être malade : « j'ai envie qu'on me voit maigre, qu'on me voit malade. Je veux être différente⁷. » D'emblée l'auteure pose une boussole : « il ne s'agit pas d'avoir comme visée de faire céder le symptôme mais, par la prise en compte du sujet dans sa singularité, de lui permettre de découvrir sa solution – un savoir-y-faire avec son symptôme⁸. »

Le traitement de cette jeune adolescente pointe un versant essentiel dans le dernier enseignement de Lacan⁹ : le statut du savoir chez le sujet anorexique.

Quand l'enfant assaille l'adulte de questions lui supposant un savoir sur le monde qui l'entoure, l'anorexique, elle, entretient avec le savoir le même rapport qu'avec la nourriture qui prend son sens avec cette phrase : « Je mange rien ». Ces sujets sont dans une position active où silencieusement elles mangent [du] rien. Lorsque Lacan interroge ce « non manger¹⁰ », elles lui répondent qu'elles étaient tellement préoccupées de savoir ce qu'elles mangeaient ou non, qu'elles ne s'apercevaient même pas qu'elles étaient en train de mourir de faim. Nicole Guey souligne que « le drame de l'anorexique se joue dans un rapport à un savoir articulé à l'horreur, non au désir¹¹. » Quelles conséquences ? Cette rumination infinie de l'esprit absorbe intégralement

⁵ Hervé Castanet (dir.), *Destins du désir – Études cliniques*, Economica, Anthropos, Coll. Psychanalyse, Paris, 2016,

⁶ Nicole Guey, « Quand ce n'est pas le désir qui préside au savoir mais l'horreur », *Destins du désir*, op. cit. p. 107-111.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI*, « Les non-dupes-errent », leçon du 9 avril 1974, inédit.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

l'anorexique, au point de l'immobiliser dans cet éternel, l'éclipsant ainsi en tant que sujet jusqu'à lui faire oublier son corps et la nécessité de se nourrir. Tout tourne autour du symptôme récusant toutes formes possible de manifestations de l'inconscient. Nicole Guey ponctue son texte en invitant l'analyste à être « attentif à ce qui, de la jouissance, fait recel. » En cela, la pratique analytique « s'oriente non plus seulement du désir – désir de savoir – mais de la jouissance – un savoir articulé à l'horreur¹². »

¹² *Ibid.*

